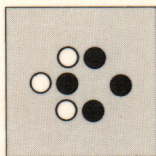


Renaud Camus

Le Lac de Caresse



P.O.L

Le Lac de Caresse

DU MÊME AUTEUR

ÉGLOGUES

- I. *Renaud Camus, Passage, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1975.*
- II. *Denis Duparc, Échange, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1976.*
- III. 1. *Renaud Camus & Tony Duparc, Travers, Éditions Hachette/P.O.L., 1978.*
2. *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert, Été (Travers II), Éditions Hachette/P.O.L., 1982.*

Autres livres de Renaud Camus :

Chroniques autobiographiques :

- Tricks, Éditions Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Édition définitive, P.O.L., 1988.*
- Journal d'un Voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L., 1981.*
- Journal romain 1985-1986, Éditions P.O.L., 1987.*
- Vigiles (Journal 1987), Éditions P.O.L., 1989.*
- Aguets (Journal 1988), Éditions P.O.L., 1990.*
- Fendre l'air (Journal 1989), Éditions P.O.L., 1991 (à paraître).*

Roman :

- Roman Roi, Éditions P.O.L., 1983.*
- Roman Furieux, Éditions P.O.L., 1987.*

ÉLÉGIES

- I. *Élégies pour quelques-uns, Éditions P.O.L., 1988.*
- II. *L'Élégie de Chamalières, Sables, 1989. Rééd. Éditions P.O.L., 1991.*
- III. *L'Élégie de Budapest, in Le Voyage à l'Est, Éditions Balland et La Maison des écrivains, 1990.*
- IV. *Le Bord des Larmes, Éditions P.O.L., 1990.*
- V. *Le Lac de Caresse, Éditions P.O.L., 1991.*

MISCELLANÉES

- I. *Buena Vista Park, Éditions Hachette/P.O.L., 1980.*
- II. *Notes achriennes, Éditions Hachette/P.O.L., 1982.*
- III. *Chroniques achriennes, Éditions P.O.L., 1984.*
- IV. *Notes sur les Manières du temps, Éditions P.O.L., 1985.*
- V. *Esthétique de la solitude, Éditions P.O.L., 1990.*

Renaud Camus

Le Lac de Caresse

prose de rien

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1991
ISBN : 2-86744-215-X

à Didier Thévenin,
exégète de l'absence,
très amicalement.

*J'ai eu envie de prendre le bac
et d'aller à Saint-Leu. Non, ce sera
pour un autre jour. C'est infini
Saint-Leu — pas celui de
Mme Landowska, l'autre — et on
revient toujours assassiné. C'est
trop pour le besoin de poésie
qu'on a.*

Cingria,
Le Camp de César.

« Ce serait donc un homme qui... »

Ce serait donc un homme si las (mais ce jour-là seulement, peut-être ; inutile d'en faire un trait de caractère), ou bien si cruellement blessé, si profondément apeuré, d'une pudeur tant exaspérée, que sais-je, ou si mécontent de lui-même, tellement échaudé par le mauvais succès de toutes ses récentes initiatives sociales, intellectuelles, sentimentales, qu'importe (et celles-ci parfaitement contradictoires, pourtant), bref si durement rabroué par les ultimes leçons dont l'aurait gratifié l'existence, qu'il ne pourrait plus supporter l'idée d'émettre le moindre sens. S'exposer encore au jugement de quiconque, courir une nouvelle fois le risque, ou plutôt s'assurer l'épreuve, de malentendus inédits, de neuves moqueries, de camouflets ou de coups de règle sur les

doigts, de niaises admirations, de compliments déplacés et d'insultes, de dédains ou d'humiliantes flatteries, se commettre, en somme, une fois de plus avec la vie, extraire du fond de sa bêtise ou de sa méchanceté, de son ombrageuse humeur, de sa tendresse ou de son exaspération, du tréfonds disparate de son moi, les échantillons les plus purs, les mieux décaparaçonnés, de ce qu'il est, de ce qu'il pense, de ce qu'il ressent, médite, projette, pour les placer sous les yeux du monde — celui-ci ne serait-il au demeurant qu'un ami, l'amour, la blanchisseuse, trois lecteurs —, tirer encore une fois par la manche le sort, paraître à nouveau s'accrocher aux basques du destin, se manifester derechef auprès des vivants, présenter ses doléances au hasard, faire le moindre bruit, dire quoi que ce soit, il n'aurait plus, de tout cela, ni la force, ni le courage, ni la plus mince envie. La seule pensée de rien entreprendre de cet ordre lui donnerait la nausée. Toutefois, et c'est un fameux *toutefois*, j'en conviens, il ne trouverait de secours, à son effarouchée dérélition, qu'en l'obsédante idée d'écrire ; et d'écrire au sens le plus plein, même, et le plus solennel, je veux dire d'écrire un *livre*, si mince soit-il : car il n'y aurait pour lui d'autre espérance cathartique, à l'écriture, ni d'autre écriture, peut-être, ni d'autre vie, qui sait, que tendant vers le livre et dont le livre, ou le Livre, éventuellement, ne soit l'aboutissement, au moins virtuel.

Redoutable dilemme, on le conçoit, que n'éclairerait pour notre homme, pour inéclairé qu'il puisse être, et même sombre, qu'une ou deux citations, toujours les mêmes, et tellement familières, si bien amalgamées à son histoire, si fort incorporées à son destin, que les convoquer encore serait, pour sa mémoire, son cœur et sa raison, comme de sonder leur propre matière, produire au jour un peu du plus intime de leur propre substance, donner pour emprunté leur véritable nom. Pour ma part je me dispense mal de ces phrases-ci, non plus, et je reviens constamment à Bonnefoy, par exemple, dont il faut bien qu'il soit un très grand poète, s'il est indispensable, ainsi que j'aimerais à le croire, évidemment, de l'être en effet pour m'occuper à ce point l'esprit, comme on occupe un territoire définitivement conquis. On ne fait pourtant, de cet inspiré plutôt sévère, en général, qu'un cas relativement discret, et les modernes, s'il en demeure, le dédaigneraient presque, je crois bien, à moins qu'ils ne l'ignorent tout à fait, au titre de pompeux, j'en ai peur, d'académique ou de vieillot. Chevaucher en avant-garde les chemins d'un art à créer, c'est vrai, n'est pas précisément le parti qu'il a pris. Mais ne peut-on, s'en dispensant, faire grande et noble figure tout de même, à l'instar de ce que réussit en peinture, peut-être, un Balthus, mettons, qui parallèlement s'est gardé de mettre sens dessus dessous, c'est le moins qu'on puisse dire, la figure, la toile, la touche

ni la manière ? Néanmoins je ne me soucie pas autrement de Balthus, tandis que de Bonnefoy — qui s'est d'ailleurs, en son *Improbable*, très admirativement penché sur *L'Invention* témoignée par ce peintre —, de Bonnefoy je me soucie fort, à moins que ce ne soit lui qui se soucie de moi, qui pense à moi, qui pense *en* moi, pour y répéter justement, ce soir, et comme il le fait presque tous les jours, depuis vingt ans si ce n'est davantage :

« Je pense en premier lieu à un *grand refus*. Quand nous avons à “prendre sur nous”, comme on dit de quelqu'un que le malheur frappe ; quand nous avons à défier l'absence d'un être, le temps qui nous a dupé, le gouffre qui se creuse au cœur même de la présence, ou de l'entente, que sais-je, c'est à la parole que nous venons comme à un lieu préservé. Le mot est l'âme de ce qu'il nomme, nous semble-t-il, son âme toujours intacte. Et s'il dissipe dans son objet le temps, l'espace, ces catégories de notre dépossession... »

Etc. Je n'éprouve plus, à copier encore une fois cela que j'ai tant copié, tant aimé, tant estropié sur les routes et sur les ponts, dans les chambres, aussi, le front contre le carreau des fenêtres, le plus immodeste scrupule ; car je n'écris jamais que sur de l'écrit, dans le compagnonnage abusif des Lettres, dans les interstices de phrases éternelles, éternellement ina-

chevées ; et n'ai jamais vécu qu'entre les mots, dans le blanc mal défendu des alinéas, dans les virgules, entre les pages — mais grandes ouvertes, celles-ci, et tout un ciel y tient à l'aise, avec tout un labeur, et les plus diverses fortunes. Quant à l'autre versant, maintenant, de la contrainte que j'ai dite, afin qu'en soit marqué d'une bannière chevaleresque et lyrique le terme imposé, pas davantage inédit, si quoi que ce soit l'est jamais, nous y convoquerons respectueusement, depuis l'aube du *trobar* le plus *clus*, Guillaume d'Aquitaine en personne, tout endormi qu'il est sur son cheval. *Je ferai un vers de pur rien. non er de mi ni d'otra gen. non er d'amor ni de joven. ni de ren au. qu'enans fo trobatz en durmen. sus un chivau.*

« Il ne sera de moi ni d'autres gens » : ni tout à fait de moi, ni tout à fait d'un autre ; mais des deux à la fois, probablement, d'un autre en moi, d'un autre moi, car commencer d'écrire, serait-ce pour *un vers de dreit nien*, ou pour une prose de rien, c'est aussitôt se dédoubler, faire un écart de soi, se méconnaître, prétendre s'ignorer et se surprendre : il n'est rengaine littéraire, assurance octroyée par les sages, cordial avertissement des experts, et pour affectée que soit la pose que nécessairement ils impliquent, dont la vérité se trouve, par l'expérience, mieux confirmée. C'est donc bel et bien « un homme qui... », etc., car je n'ai pas, en ce qui me concerne, par chance, de ces soucis. Et l'on ne voit que trop,

déjà, que je suis incapable, moi, hélas, de tenir le parti qu'il s'impose, ou s'imposerait s'il avait ici tout pouvoir ; car je n'ai su m'interdire, avec ce début de livre, les débuts de discours, prolégomènes, parali-pomèmes, avant-dire et commentaires variés, qui n'ont d'excuse éventuelle, et d'accord avec la résolution qu'il a prise, que dans les contradictions qui réciproquement les annulent, et qui les rendent en vrac, malgré leurs protestations bavardes, au silence lettré. *Tot es niens*, dit le noble comte, à moins que ne le lui fasse dire son atelier, à Poitiers, car il se pourrait bien que cet acteur principal et souverain fût également une foule, en tout cas une compagnie discrète, et savante, d'anonymes artisans de la *canso*. Pour notre effarouché, de toute façon, c'est encore trop que ce nihilisme proclamé. Rien de rien. Rien n'est rien. *Rien est rien. Il n'est rien de vivant qui de néant procède, ou de néant s'éprenne.* Nous y revoici, les voix sont fidèles, obstinées, patientes. J'avais prévenu. Cette fois c'est celle de l'Histoire même qui se fourvoie de la sorte, lors d'un banquet Nobel, à Stockholm, et par la bouche, combien autorisée, d'un rhapsode créole hautement diplomatique, qu'on couronne et qui fait, au nom de la Poésie, son petit compliment. Ces muses se méprennent, car comme le dit plus sobrement un de mes amis, un autre : « Oh non, tiens ! *A peine pas !* » Rien de *lisant*, de lisible, à la rigueur, de *lu*. Quoi qu'il en soit, pas moyen. Je ne peux m'en empêcher. Il faut toujours

que je m'explique ; l'autre au contraire va son chemin tranquille, et sans dire, ou bien l'irait, s'il en était de tels, et qui se perdent...

Ainsi ne saurait-il, sur la page blanche ou l'écran bleu, que disposer des mots, qu'il a bien dû choisir un peu, j'imagine, car le hasard et l'automatisme ne feraient qu'imposer, à son avis, des sens plus lourds encore que ceux que la conscience, superficielle, a l'idée d'avancer, serait-ce sans conviction ; tandis qu'aux objets isolés de son élection particulière, encore que hâtive, tout de même, il demanderait seulement de n'aller nulle part ; et si c'étaient des îles, qu'elles ne songent à rien moins qu'à faire un archipel ; des choéphores, une théorie. Retour à Mallarmé, donc, si du Bouchet malgré sa belle incohérence, et fendeuse d'air, allait ne pas suffire. Or notre affidé, pour peu qu'il cherche en la noirceur de sa rêverie tel nom d'objet, de lieu, d'idée, de sentiment qu'à le tracer seulement il aurait une chance, juge-t-il, d'éprouver, à défaut d'une satisfaction vraie, quelque manière de léger soulagement, ou qui puisse apporter, avec sa résonance dans la mélancolie, si c'est encore trop demander que ce rayonnement apaisant, le défaut d'agression, mais palpable, audible, d'une pureté, d'une douceur, d'une noblesse ou d'une éternité fragile, c'est à *lac* qu'il penserait d'abord, je crois, ou plus exactement à

lac

, donc ; et moi, mais aussitôt, à ce lac de Caresse, *lago di Carezza*, *Karersee*, dans les Dolomites occidentales, où nous étions lundi dernier, mais non pas hier, ou non pas avant-hier, plutôt, car il est quatre heures une minute du matin, le mercredi, 24 octobre, fête de saint Florentin. Qui peut-il bien être, celui-là ? Je ne connais, un peu, pour s'être appelé de la sorte, qu'un ministre de Louis XVI, et pour commencer de Louis XV, car ce bon serviteur, faisons-lui le crédit qu'il le fut, se maintint dans sa charge, de secrétaire d'Etat à la maison du Roi, pendant un demi-siècle entier (v. *La Vrillière* : Louis Phélypeaux, comte de Saint-Florentin, duc de La Vrillière) ; et de plus près la rue qui porte son nom, face à la terrasse du Jeu de Paume, parce qu'il fallait longuement attendre là, dans les bureaux de la chancellerie de l'ambassade, pendant d'autres amours, pas trop sereines, elles non plus, un visa pour les États-Unis (est-ce que Talleyrand n'était pas mort en face ?). Toujours est-il que le lac était bien décevant, aux trois quarts asséché, montrant à découvert ses flancs noirâtres. Il pleuvait. Et la même brume qui nous avait chassés de Canazei, des cols, du Pordoï, de la Sella, du Gardena, d'une promenade que nous avions eu l'intention de faire à pied, le long des crêtes, à partir de Valparola, jusqu'au Col di Lana, sur les landes qui dominant, non loin du Falzarego, les ruines du château d'Andraz sur son piton rocheux, enveloppait à présent les cimes si

belles, paraît-il, qui ceignent de haut les rivages de Caresse et qui font toute leur gloire, avec la pureté supposée des eaux glaciaires, quand elles emplissent leur cuvette, et les denses forêts qui les ensèrent. Ces sommets déchiquetés, qui nous étaient soustraits par le temps bas, sont ceux du Latemar, et ce Catinaccio formidable et pierreux que le roi Laurin des légendes nommait son Jardin des Roses (*Rosengarten*) : il y régnait sur vingt mille nains, flanqué de cinq géants. Les Ladins, qui se maintiennent tant bien que mal, avec leur langue étrange, dans les plis et replis de ce massif sévère, sont l'un des peuples les plus mystérieux de la terre, et l'un de ceux dont les mœurs sont les plus solitaires. *Egli vive in minuscole comunità*, dit le beau livre sur les Dolomites, *e non sente il bisogno di frequenti contatti con i vicini*. Mais le beau livre ne montre, outre les pics admirables, que d'alpins contadins dans des vallées perdues, familles séculairement entées sur des pentes inhospitalières, tabliers à fleurs dans des cuisines enfumées, pastoraux rois mages aux couronnes de carton, fêtes villageoises et pèlerinages, sous les vieilles bannières déployées. Le voyageur, hélas, ne voit rien de pareil. Il voit partout des hôtels tout neufs, en revanche, des lotissements de vacances, des parcs de stationnement à deux mille mètres d'altitude pour les autocars de touristes, des bennes de téléphérique et leurs terminaux, sur les sommets, et les pylônes hideux des remonte-pentes, avec leurs méchants câbles. Les

Ou

(*"Ossia"*, en hommage à Mozart)

*Des douteux esfacts des Lesttres sur le chasgrin
d'amour*

Par un Homme de Qualité

(suppose-t-on) ; lequel (suppose-t-on toujours) se trouve dans cette étrange antilogie : fort échaudé par les leçons de l'existence, d'une part il ne veut plus rien dire du tout, prétend ne plus émettre le moindre sens, n'aspire qu'à sa disparition locutoire ; cependant il ne trouve de soulagement à son affliction, d'un autre côté, ni d'aide pour traverser la nuit, que dans l'écriture sans relâche d'un livre, si petit soit-il. C'est donc

Le Lac de Caresse
prose de rien

ou

etc. (accessoirement un décevant plan d'eau des ruiniformes Dolomites : si vous avez le cœur sensible, on ne vous le recommande pas du tout).



9 782867 442155

ISBN : 2-86744-215-X
F 10215-5-91

65 F